



Patrick Cardon

Folle kitsch et camp

RETRANSCRIPTION

(Générique d'introduction)

Patrick Cardon arrive en 1972 à Aix-en-Provence pour y entreprendre des études de sciences politiques. C'est là-bas qu'il découvre le FHAR [Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire], s'entoure d'un groupe de folles et mènera de multiples actions culturelles et politiques LGBT. En se promenant à travers les rues d'Aix-en-Provence, Patrick Cardon nous raconte le coup d'éclat de ses candidatures homosexuelles aux [élections] municipales, puis aux législatives, sa fondation du premier centre culturel camp et, plus tard, de la maison d'édition QuestionDeGenre/GKC à Lille.

En 71, je passe mon baccalauréat. Je viens de Tourcoing et je dis à la fille avec qui je suis : « Écoute, si tu viens avec moi, on va à Aix-en-Provence, comme ça, on va s'amuser. » Parce que je voulais faire sciences politiques. Autrement, on va à Strasbourg. Je vais tout seul à Strasbourg et je vais m'ennuyer, mais je vais faire des études là-bas. C'était la réputation qu'avaient ces deux villes. Et on a pris le vélo et on est arrivés en vélo à Aix-en-Provence. Au mois d'août, le jour d'une fête religieuse.

Donc ici, on est rue Victor-Leydet. Il y avait un garçon qui habitait au numéro 40, qui m'a beaucoup appris d'ailleurs. C'était un révolutionnaire, un radical. Au 40, il s'est passé pas mal de choses. Il y avait des réunions des groupes de libération homosexuelle, du Front homosexuel d'action révolutionnaire. Enfin, il avait tout suivi. Donc, au 40 rue Leydet, il s'est passé une énorme séance photographique où on était tous en travestis. Et c'était important parce que ça allait nous montrer une image de ce qu'on défendait, c'est-à-dire... On ne disait pas « efféministe » à l'époque, mais on aurait dû utiliser ce mot.



Patrick Cardon à Aix-en-Provence, l'été 2022.

En fait, c'est un groupe de folles qui a fini par féminiser tout, c'est-à-dire « mouvement » est devenu « mouvance ». Ensuite, « folle lesbienne », mais folle lesbienne, ça voulait dire folles entre nous. Ça ne voulait pas dire avec des lesbiennes. Et donc ça s'appelait aussi MFL, ce qui était un peu embêtant parce que le MLF était là à côté qui veillait au grain. Mais donc, il y avait ces séances photographiques en travesti. On était tous en dames et on avait tous des particules et on se disputait, on faisait semblant d'être la plus riche ou la plus pauvre ou la plus conne. Enfin bon, un truc de folles. Dans les réunions qu'on formait, on essayait de se positionner et donc moi, c'était comtesse de Flandre en exil. Ensuite, parmi les gens dont je me rappelle, il y avait l'impératrice d'Annam parce que tout simplement, elle était de

morphotype asiatique. Et puis, celle qui louait cet appartement se faisait appeler tout simplement Lela Pompezob. Et puis, il y avait l'impératrice d'Occitanie, il y avait l'impératrice des Sables aussi, enfin voilà. Ça dépendait d'où on venait et qu'est-ce qu'on follement revendiquait. Mais on avait tous des titres. Moi, c'était important. La comtesse de Flandres a vraiment existé et je revendiquais le fait d'être Flamand dans le Sud.



Patrick Cardon en 1979, rue Leydet à Aix-en-Provence.

Et puis, c'était à l'époque où on revendiquait aussi une espèce d'autonomie des régions. Par exemple, l'Europe des régions on n'en parle plus. Après, moi, j'ai développé un peu la chose, mais au départ, non, c'était vraiment un truc de folle spontané. De toute façon, tout ce que je vous raconterai, c'était dans une ambiance spontanée. Au niveau local, on ne justifiait pas forcément de ce à quoi on s'identifiait. Mais après, j'ai trouvé que c'était très intéressant ces histoires de titre. À Paris, par exemple, ils me disaient : « Mais chez nous, ce n'est pas comme ça. » Parce que commençait à naître un mouvement homosexuel avec une belle image masculine. Mais ici, on avait toute une tradition. Par exemple, au théâtre, il y avait les Mirabelles, qui étaient aussi un spectacle de travestis. On était vraiment dans cette ambiance-là. Je ne sais pas pourquoi ça s'est passé à Aix-en-Provence. Parce qu'à Paris, il ne se passait pas grand-chose. On avait fait une revue aussi. C'était la première revue homosexuelle décadente,

« Fin de Siècle », un seul numéro. C'était en photocopie, avec un mec aussi qui nous aimait bien et qui avait couché avec l'un d'entre nous, qui était plus ou moins trans aussi, et qui nous faisait des prix.

En couverture, c'était quelqu'un qui était considéré par un médecin comme arachnoïde, parce qu'il avait des longs membres. On avait trouvé ça rigolo. On avait mis son certificat médical dans la revue. Et cette revue, donc, j'ai parlé de la couverture, mais à l'intérieur, il y avait une interview du maire sur les deux pages, Joissains à l'époque. Et à un moment, je me rappelle, un disquaire, qui était certainement gay, me dit « Non seulement je prends une pub chez vous, mais je dois payer le numéro. » Enfin, on n'y connaissait rien. Et ça a bien marché. On mettait ça dans les librairies à Avignon, etc. Il y avait une demande. Il y avait une demande, mais nous, on n'était pas pros du tout. Là aussi, il y avait des radios alternatives et ils étaient contents de nous accueillir. Et alors là, comme on était folle, c'était des opéras, quoi. L'hymne à la reine d'Angleterre, des choses comme ça. Enfin, c'était des choses amusantes. C'était jamais « on veut être reconnu ». On voulait pas être reconnu, en fait. Ça nous intéressait pas du tout. Ça, c'était une histoire de PD, la reconnaissance. Donc, nous allons continuer, si vous voulez bien, jusqu'au 40, rue Leydet.

Et un peu plus loin, on va arriver au cours Sextius. Et au cours Sextius, il y a deux choses. Il y a la MJC Bellegarde, où on fait une fête, de Mouvance Folle Lesbienne d'ailleurs, et c'est là où on a dansé avec Dominique Fernandez. Dominique Fernandez était quelqu'un d'important à l'époque. Il est devenu académicien ensuite et il s'en targue d'être le premier académicien

ouvertement homosexuel. Mais c'est quelqu'un qui, en publiant son livre « L'Étoile rose » et en faisant de la publicité pour ce livre dans les milieux militants, il avait fait la jonction entre culture et militantisme, ce qui n'était pas vraiment le cas des autres groupes. Avançons. J'ai parlé de la MJC Bellegarde. Il y avait un deuxième lieu. Le deuxième lieu, c'était le cinéma qui était là. C'est là où on voyait tous les films PD de l'époque. La sensibilité au cinéma, je l'ai eue parce que moi, je venais de Lille, puis je venais d'une manière hétérosexuelle ici. Puis tout d'un coup, je me suis dit que ce qui me plaisait, c'était les garçons. Et puis j'ai été éduqué par ce groupe et on allait toujours dans ce cinéma et on allait voir que des films PD ou lesbiens. « Les Larmes amères de Petra von Kant », j'en ai pleuré. Je pleure toujours avec ce film.

Donc plusieurs années plus tard, j'étais avec une amie. Bizarrement, je m'entends mieux avec les filles et même si je reste homosexuel avec elles, quelquefois j'avais des relations sexuelles avec elles, et amoureuses. C'était un peu bizarre dans le mouvement



L'ancienne MJC Bellegarde.

homosexuel : « Bonjour, je te présente ma copine. » J'étais un peu mal à l'aise. Et avec cette femme, on a créé un ciné-club, qui se trouve un peu plus loin. Et on avait fait un festival de films camp. Il n'y avait personne, parce qu'ils ne savaient pas ce que ça voulait dire. Mais c'était surtout des comédies musicales. Et puis

après, on a fait un festival de films homosexuels. Et donc là, il y a eu beaucoup de monde qui venait parce que c'est aussi un lieu de rencontres. Donc là, on a terminé le cours Sextius où normalement on aurait dû voir ce cinéma. Le cinéma a disparu, je ne vois même pas la trace. Et la MJC Bellegarde, pas de traces non plus. Mais quand je relis les documents, j'ai vu que la MJC Bellegarde a eu des problèmes parce qu'ils avaient fait une fête homosexuelle, puisque j'avais dansé avec Dominique Fernandez, en travesti aussi.

Et donc, il y avait un restaurant qui s'appelait Les Mauvaises Herbes et qui, à eux aussi, ils ont refusé des subventions parce qu'ils accueillait les homosexuels. En fait, c'était ça partout où les homosexuels étaient accueillis, il y avait une sanction.

Ce que je veux dire, et je peux le répéter après, c'est que les premières manifestations d'identité homosexuelle, et en particulier avec des banderoles Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, se faisaient au sein des manifestations du 1^{er} mai, qui déambulaient tout le long du cours Mirabeau. Donc, on avait les féministes et ensuite les PD. En fait, on s'appelait comme ça, les PD. Et on était contre le capitalisme, contre le patriarcat, etc. Et je me rappelle, un jour, j'étais en travesti, je crois, avec une robe que j'avais trouvée dans les poubelles. Et il y a un jeune homme qui me regarde d'une manière un peu hostile et il demande au responsable CGT : « Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? », haha, eh ben il a été sympa, le mec, il a dit « On laisse hein. » C'est comme ça que j'étais allé au CAPES aussi. C'était vraiment débile, parce que je vais au CAPES en travesti avec une belle robe noire et puis il y a un camionneur qui passe en disant « C'est le carnaval ? » Et moi, je rentre dans la classe, j'y vais

pour faire mon examen de CAPES sciences économiques et sociales. J'ai dû perturber toute la classe, mais personne ne m'a rien dit parce que je n'étais pas vraiment en travesti, tu vois. Si, j'étais en travesti, mais pas en dame, pas en demoiselle, enfin ça ressemblait à rien.

Les premières grosses manifestations, c'était en 1977, lorsqu'on a décidé de participer aux élections municipales. Mais bien avant, on avait bien travaillé plein de choses. Donc, on a commencé comme ça, c'est-à-dire qu'avant les grands mouvements



Défilé du 1^{er} mai 1974, sur le cours Mirabeau, avec une banderole du Fhar. Photo de Georges Nouvelle.

qu'on connaît maintenant et même qu'on a initiés plus tard, la politique, c'était une politique interventionniste dans ce qui existait déjà. C'est-à-dire dans une MJC, on prend le ciné-club. Le 1^{er} mai, on se met dans la manifestation. C'était une politique d'entrisme, parce qu'il n'y avait rien qui existait. Quand on s'est présenté aux élections, dans « Le Provençal », ça n'existe plus maintenant, ça s'appelait comme ça, c'était : « L'un dans l'autre, ils seront bien 41 », parce qu'il fallait 41 candidatures. J'avais été convoqué par le préfet aussi, qui me disait : « Écoutez, Monsieur Cardon, il y a un problème. Vous utilisez les panneaux d'affichage pour les élections, c'est de l'argent public et si vous continuez, je vous fais un procès parce que regardez, le nom là que vous avez mis dans les listes des 41 personnes... », la plupart étaient fictifs. Et puis je m'étais trompé d'adresse aussi, des choses comme ça.

Ça a été fait d'une manière un peu rapide. Mais quand même, là aussi, on faisait de l'entrisme, de l'entrisme dans les élections. Et quand ils m'ont interviewé au parc Jourdan, quand c'est passé à l'antenne régionale, puis nationale, quand ils me posaient la question : « Mais oui, mais comment vous voulez participer aux municipales ? » Enfin à l'équipe municipale, ben on n'avait rien à dire. Le truc ridicule que j'ai dit, « On rase tout et on met tout au vert », parce qu'on était très écologistes déjà.

Mais pourquoi ça s'est passé à Aix-en-Provence ? À Aix-en-Provence, il y avait un gros mouvement féministe. Il y avait aussi des grands procès, je pense des procès pour l'avortement, des choses comme ça. Il y a eu une librairie de femmes aussi. Une librairie de femmes et un restaurant de femmes. Je leur avais posé déjà la question, moi, si je viens en travesti et que je suis agressé dans la rue, est-ce que je peux me réfugier chez vous ? C'était déjà le grand questionnement. Ils avaient pas dit, ni oui ni non. Ils ne savaient pas quoi faire avec les transgenres.

9^{ème} circonscription des Bouches du Rhône
Elections Législatives du 14 Juin 1981



Patrick CARDON
Candidat

**ALTERNATIVE
81**

présente
une candidature
homosexuelle



Marie MEYER
Suppléante

ELECTIONS LEGISLATIVES DU 14 JUIN 1981

Depuis le 10 Mai dernier, un pas essentiel a été franchi par tous ceux et toutes celles qui étouffaient dans le régime giscardien. Cette victoire est la première et en rend d'autres possibles.

Pourtant nous restons présents : la gauche, jusqu'ici, n'a pas su ou voulu prendre en compte un certain nombre de revendications dites "non-banalisées", en donnant leur place à celles et ceux qui ne se reconnaissent pas dans son langage officiel.

Nous voulons aujourd'hui, par notre candidature, affirmer à la fois notre existence et celle de tous ceux et celles qui sont "exclus" des possibilités d'expression habituelles.

Nous sommes des homosexuels, femmes et hommes. Les multiples agressions que nous subissons quotidiennement nous placent de façon privilégiée dans ce monde d'exclus. Mais nous savons aussi que nous ne sommes pas les seuls : ailleurs, dans d'autres circonscriptions d'autres candidatures se présentent sous cette même étiquette ALTERNATIVE 81 : anti-militaristes, écologistes, femmes du mouvement des femmes, régionalistes, non-violents, militaires du F.S.I., etc... Oui, nos voix sont plurielles, notre richesse est dans notre diversité.

Homosexuels et homosexuelles de la 9^{ème} circonscription, nous nous sentons solidaires de tous ceux qui luttent ici et ailleurs pour ces 10 propositions :

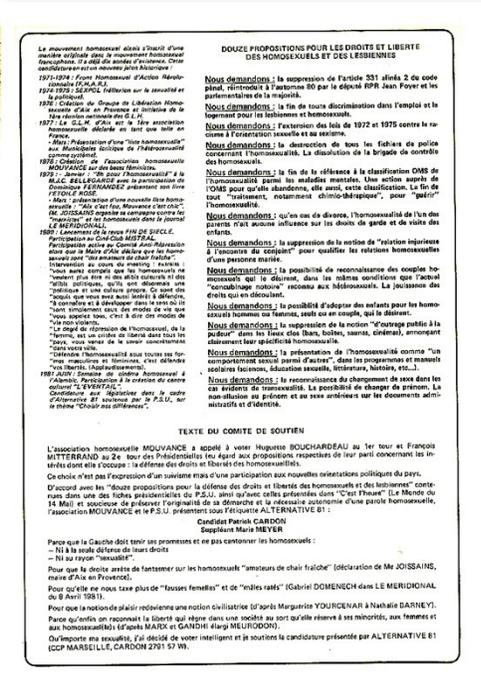
- Réorienter l'économie à partir de l'intervention des travailleurs et des consommateurs.
- Arrêter le programme nucléaire, abandonner la force de frappe.
- Réduire le temps de travail.
- Partager le travail entre hommes et femmes.
- Assurer à tous un revenu minimum et combattre les inégalités (en particulier les salaires hommes-femmes).
- Fonder un nouveau type de développement compatible avec l'essor du tiers-monde.
- Combattre la subordination, pour que chacun puisse décider de sa vie.
- Rendre les régions maîtresses de leur destin et de leur culture.
- Instaurer le scrutin à la proportionnelle.
- Adopter le référendum à initiative populaire.
- Développer le mouvement associatif (logement, moyens financiers).
- Libérer l'information et les médias non commerciaux.
- Permettre aux femmes et aux hommes de vivre leur identité sexuelle quelle qu'elle soit.
- Lutter contre toutes les formes de domination.
- Reconquérir les libertés grignonnées par la droite et les étendes.
- Supprimer les juridictions d'exception et reconnaître pleinement l'objection de conscience.
- Accorder aux étrangers les mêmes droits qu'aux Français.
- Préserver le milieu naturel.

Dans cette circonscription, voter Patrick CARDON et Marie MEYER
c'est voter homosexuel et lesbien, et donc, voter pour tout cela également

Le programme du candidat Patrick Cardon et de sa suppléante Marie Meyer aux élections législatives de 1981.

Là, on arrive à la mairie et à la mairie, je me rappelle, j'étais tout seul parce que tout le monde était parti travailler et j'assistais aux résultats des élections. J'avais 0,85 % des voix au centre-ville. C'était assez marrant parce qu'il y a un village où il y avait une voix pour notre liste à nous. Il y a des gens qui disaient qu'ils ne me reconnaissaient pas, qu'ils savaient pas qui j'étais, mais j'entendais des gens dire « Mais c'est quoi ce

machin ? » Comment il y a pu y avoir une liste homosexuelle à Aix-en-Provence, qui était devenue la ville des PD.



Le verso du programme de Cardon aux législatives de 1981.

C'est aux législatives où j'ai eu 0,90 % parce que les municipales, c'était que des candidatures fantaisistes. On a profité que les élections municipales étaient toujours annulées. Donc on s'est dit, si elles sont annulées, nous on va dire qu'on y participe. Et la première, on avait convoqué des journalistes. Il y avait en particulier l'AFP. Et donc là, on a fait une conférence de presse et ça a donné, dans « Libération », deux pages entières ou une page entière, je pense que c'était signé Jean-Luc Hennig, où,

en grand, c'était marqué : « La société sera homosexuelle ou ne sera pas. » Donc évidemment, au premier degré, tout le monde disait « Bah non, comment on va pouvoir se reproduire gnagnagna ? » Alors qu'en fait, on expliquait bien que ça voulait dire qu'on voulait l'égalité hommes-femmes et plus de discrimination, etc.

Elle est belle, cette tour de la mairie. Après la mairie, il y a deux places autour de la Poste. Au réfectoire universitaire, il y avait des tables entières occupées par nous. Il y avait là aussi des tables de café. On était à 20, 30 et ça venait de partout. On se draguait plus ou moins et on se rencontrait comme ça. Nous, on faisait tous partie du Groupe de Libération Homosexuelle. Donc, si on part du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, la

révolution ça n'intéresse plus tellement les gens, les gays commencent à vouloir être reconnus et donc à vouloir être normalisés. Il n'y a plus personne. Donc on se dit, on va se mettre avec des hétéros. Donc ça a été la partie « Sexpol ». Il y avait une grande grève de Sciences économiques à laquelle on a participé. Ça, c'était le gros truc. Et puis après, au sein du Groupe de libération homosexuelle, il y a des gens qui ont dit « Oui, mais nous, on est féministes, nous, on est des folles. Ce n'est pas pareil que les PD, qui sont plutôt du côté des travailleurs, des syndicats, et qui veulent être normalisés et qui sont hiérarchisés et qui demandent des choses que nous, ça nous intéresse pas... »

Même si dans les élections, il y a eu une première phase où on disait, nous, c'est Mouvance Folle Lesbienne. Il y avait moi comme candidat principal, et puis ensuite il y avait une lesbienne [Marie MEYER] qui s'est mariée avec un PD, qui a eu plein de gosses. C'était un peu ça à l'époque quoi tu vois, on n'était pas vraiment dans des catégories. On était une catégorie un peu explosive, et explosée.

Voilà, donc c'est pour dire que moi, j'aimais beaucoup la première partie qui racontait notre histoire et l'autre partie, c'était des revendications normales. C'est-à-dire, on veut une reconnaissance des transsexuels, on veut être reconnus comme discriminés, enfin des choses qui ont évolué ensuite. Mais ça, ce n'est pas moi qui ai rédigé ça, j'aurais eu honte...

Mais alors, au palais des congrès, où on arrivera peut-être après L'Éventail, qu'est ce qui s'est passé ? Il y avait des affiches partout, qui étaient un peu anti-hétérosexuelles d'ailleurs, mais les gens ne savaient même pas ce que ça voulait dire l'hétérosexualité. Je me rappelle d'une jeune fille qui disait « Ça

veut dire quoi les hétéros ? » Moi-même, je ne savais même pas quoi dire.

Enfin, j'ai fini par lui expliquer. Et au palais des congrès, il y a eu énormément de monde. Là aussi, il fallait gérer, donc on était à quatre-cinq à dire ce qu'on voulait dire. Et je me rappelle que moi, je voulais mettre des chansons de Sheila, de Petula Clark, pour faire un peu plus rire les gens. Il y a eu une très bonne ambiance. Puis à un moment, il y a des militaires qui sont venus. Alors on s'est dit « Ouh la la ! » parce qu'on avait une image de l'armée et ici, il y a une école militaire. Mais pas du tout, ils étaient là pour dire qu'il y avait de la discrimination dans l'école militaire. Ils étaient là pour ça, pour dire « On existe aussi dans l'armée. » Et je me rappelle que pour financer le palais des congrès, j'avais un ananas que j'avais trouvé aussi dans les poubelles. Et puis je m'étais promené aux Gazelles avec cet ananas et ça s'appelait la Quéquête de l'ananas. Et les gens avaient mis beaucoup d'argent.

Donc là, on va passer sur la place du palais de justice, où il y a un grand marché aux livres où on allait toujours chercher des bouquins PD, dans ce marché aux livres. Autant on choisissait des films PD, on y allait ensemble, autant on allait au marché du livre et on se disait « Et ça, comment ça peut être PD ? » Parce qu'évidemment, ce n'était pas marqué « PD » dessus. Parce que la bibliothèque avant, ce n'était pas une bibliothèque gay, c'était une bibliothèque marxiste et freudienne. C'était Marx et Freud. Puis, à un moment donné, on a dit, on a compris, on ne va pas en rester là, maintenant, ce qui nous intéresse, c'est les trucs PD. On s'est dit, on va arrêter, parce qu'on était dans la mouvance gauchiste et on en avait marre des gauchistes. On en avait marre des théoriciens qui voulaient l'abolition du capitalisme et du

patriarcat, mais dans la vie quotidienne, c'était nul. Les folles, elles voulaient tout détruire en fait, c'étaient eux, les vrais anticapitalistes et les vrais antipatriarcaux. Nous, on considérait qu'on était les vrais PD, les folles. À un moment, on avait baptisé les GLH, les groupes de libération homosexuelle qui avaient fleuri un peu partout, comme groupes de libération de l'hétérosexualité. Finalement, on n'était pas si bêtes que ça.

D'ailleurs, il y avait un GLH à Paris qui s'appelait GLHPQ, politique et quotidien - j'étais proche d'eux - et qui étaient proches des situationnistes aussi. Bon, un peu machos quand même, ils aimaient bien la racaille. Ils étaient pour les Berbères, contre les Arabes, ils étaient contre les rapports de domination. Enfin, ils aimaient bien niquer avec eux quoi. C'est comme ça qu'on me l'a dit. Quelqu'un disait « Oui, mais lui, il avait un désir pour les gauchistes, un désir homosexuel pour les gauchistes et pour les gens à protéger », les Maghrébins, les choses comme ça. C'est pas inintéressant, en même temps, ça veut dire aussi « On profitait de la misère des gens pour faire l'amour. » Il faudrait revoir ça, en fait. Quand Daniel Guérin et Jean Genet te disent... Daniel Guérin, qui était fils d'un armateur, je pense, quelque chose comme ça : « J'ai connu le peuple en couchant avec lui. » Et puis Jean Genet : « J'ai épousé la cause palestinienne en couchant avec eux. » Bon, ce n'est plus tellement drôle aujourd'hui. Il faudrait revoir un peu tout ce panthéon, parce #MeToo chez les PD, ce serait important de le faire. Mais sans être homophobe.

Donc ici, on a le palais de justice et là, il y avait le marché aux livres. Et la petite rue que vous voyez là, c'est là où il y avait les manifestations contre les gens qui voulaient punir les avorteurs.

Le MLAC, Mouvement de libération pour l'avortement et la contraception.

On disait qu'on allait voir du côté de L'Éventail. Donc, en 80, 81, on fait un centre culturel. À l'époque, il y avait dans toute la France des naissances de bibliothèques gay. Je ne sais pas pourquoi, c'était Jack Lang qui avait décidé de donner de l'argent, parce qu'on était en 81, les socialistes arrivaient au pouvoir. Donc, c'était le début de l'officialisation. Mais c'était tellement artisanal, il n'y avait pas de structures. Jack Lang, il n'avait pas dit aux préfets ou des choses comme ça, « il faut les aider ». Et encore maintenant, c'est comme ça. Donc, en fait, il y avait une association pour acheter des bouquins et puis les gens partaient avec la caisse, puisque les gens n'avaient pas d'argent. Les militants gays, souvent, c'étaient des gens pauvres, des étudiants ou des gens précaires. Et moi, quand même, j'avais fait le premier centre culturel camp, c'est-à-dire pas gay, encore folles contre les PD.



*L'entrée de L'Éventail, Petite-Rue-Saint-Jean
aujourd'hui (juillet 2022).*

Et on avait invité la femme de Defferre, Edmonde Charles-Roux, qui avait parlé de son dernier roman sur Palerme, je crois. Enfin, il y avait des gens célèbres qui étaient venus et puis on avait pratiquement un journal qui nous était acquis, qui nous mettait le programme à chaque fois. Et on servait de l'alcool d'une manière

illicite, évidemment. Il y avait une petite cour, vous pourrez peut-être la voir, on va y aller, Petite-Rue-Saint-Jean.

Cet endroit, L'Éventail, donc il y avait trois pièces, une pièce qui était un bar, un salon de thé. On voulait faire une petite salle de cinéma, mais je suis parti avant. Et puis une salle d'accueil et une bibliothèque, un peu ce que je vais finir par faire à Lille quelques années plus tard. Mais c'est devenu le QG des élections législatives. C'est là où on rencontrait les gens qui nous finançaient. On était dépassé par tout ce qu'on faisait, mais on était content de le faire. Donc on entre dans la Petite-Rue-Saint-Jean où on a créé le premier centre culturel gay qui s'appelait donc camp, parce qu'on voulait élargir à la culture l'affirmation homosexuelle. Et donc, je ne sais pas si on aura accès, mais il y avait une petite cour. Ça a été cambriolé aussi juste après les élections. Je ne sais pas pour quelles raisons, avec des inscriptions. Peut-être, j'ai encore des photos de tout ça. Voilà donc, il y avait une cour. Et à gauche, qu'est-ce qu'il y a ? Parce que là, on est en présence des nouveaux habitants de cet endroit. À gauche, qu'est-ce qu'il y a à gauche. Il y a une entrée à gauche. C'est un garage ? [Une habitante : Vous voulez rentrer ?] Moi, je veux bien. C'est ouvert. [L'habitante : Oui, ce n'est pas normal ahah.] C'est bien. Bon, voilà, c'est devenu des garages effectivement, mais c'est là où il y avait trois pièces, où il y avait un centre culturel camp, LGBT. [L'habitante : Ah oui ?] Oui, mais là, franchement, on ne va même pas mettre une plaque. Et on avait une terrasse ici, où il y avait René de Ceccatty qui venait. Et le méchant là, celui qui est devenu méchant, Renaud Camus. Il était passé, il avait dit dans un article de journal « Je suis passé, il n'y avait personne. » Bah oui, il était passé, il n'y avait personne.

C'est la première fois que je le vois dans cet état-là. Merci Mademoiselle. [L'habitante : Pas de souci ! Bah bon... truc que vous faites ahah] On continue, l'histoire homosexuelle d'Aix-en-Provence dans les années 70. [L'habitante : Super.] J'étais candidat aux législatives. [L'habitante : Ah !] En tant qu'homosexuel. [L'habitante : Mais c'est quoi votre nom ?] Ça s'appelait Alternative 81. [L'habitante : C'est quoi votre nom ?] Cardon. [L'habitante : Cardon ? Enchantée !] Soixante-dix ans le 29 juin [2022]. [L'habitante : Vous les faites pas.] Merci. Il y a toujours des lots de consolation. [L'habitante : Bon bah bon après-midi à vous !]

Donc là on a fait L'Éventail. Après, quand j'ai fermé, je suis parti au Maroc et j'étais content de partir. Parce qu'est-ce que je pouvais faire à part vendre des alcools d'une manière illicite ? Moi, je n'avais plus de revenus, plus de bourse, plus rien. On peut passer par là. Ça, c'est la rue d'Italie. Là, j'ai une petite anecdote. Il y avait un avocat. Nous, on disait Groupe de libération homosexuelle, mais il y a plein d'endroits où ça ne se disait pas « groupe de libération homosexuelle ». Ils avaient peur du mot homosexuel parce qu'il fallait avoir un comportement bourgeois, comme on disait. Même le FHAR était enregistré comme « Front Humanitaire Anti-Raciste ». Nulle part, il y avait le mot homosexuel. C'était l'amour qui ne disait pas son nom. Et donc on a été aussi le premier, donc pas moi hein, le Groupe de libération homosexuelle, à être inscrit comme Groupe de libération homosexuelle en association loi 1901. Et là, il y avait un avocat, je vais le voir. Je dis, est-ce qu'on peut avoir la déclaration - elle nous suivait en fait - au « Journal officiel ». Elle disait : « Je vais faire un papier, il faudra quand même payer la

secrétaire. Mais on ne va pas faire ça chez moi. On va aller dans un café. » C'était fou.

Moi, j'habitais au centre-ville et pour aller à l'université, de droit et de lettres ensuite, il fallait passer par un parc, le parc Jourdan, qui était considéré par les gauchistes comme un baisodrome. Effectivement, ça l'était. Et là, je révisais et je revenais avec quelqu'un ou non. Et après avoir traversé ce parc Jourdan, il y avait un restaurant qu'on appelait Les Gazelles. Et à l'entrée de ces Gazelles, il y avait marqué à gauche, c'est resté très longtemps, un autre endroit qui s'appelait Les Cuques aussi, où c'était un autre restaurant universitaire, il y avait FHAR, f, h, a, r, Front homosexuel d'action révolutionnaire, avec un signe intéressant dont il faudrait faire l'histoire aussi, qui date de l'antiquité gréco-romaine, c'est un phallus ailé. Le phallus aillé, qu'est-ce qu'il fait là-dedans ? Enfin, c'était ça, c'est-à-dire en fait « vive les bites », je suppose. Les bites révolutionnaires.

Du coup, on faisait les réunions du FHAR un peu partout. C'était vraiment un groupe qui se réunissait au restaurant des Gazelles sur la pelouse, dans le réfectoire, dans les bars de la mairie dont je vous parlais et après à des occasions comme la manifestation du 1^{er} mai, etc. C'était un groupe qui se déplaçait d'une manière assez homogène, avec des gens un peu différents, mais le groupe était toujours là.

C'était quand même une vie assez difficile parce que très précaire et on était un peu des étudiants à vie, en fin de compte. On était vraiment voués à la recherche qu'on a de plus en plus dirigée vers l'homosexualité. Et en particulier, moi, ça m'a tellement frappé que j'ai fini par faire une bibliothèque énorme. Je suis allé en

Algérie même avec une voiture et avec une malle entière de bouquins. Au Maroc, je recevais les « Gai Pied » aussi et à un moment, le facteur me dit « Ben non, Monsieur, il y a des choses qui ne passent pas. »

Et j'ai continué à rédiger aussi pour le « Gai Pied » et quand je suis arrivé d'Afrique du Nord, comme on va dire, j'ai été muté à Lille et là, j'ai fréquenté quelques personnes. J'ai créé Les Flamands Roses. Et puis ensuite, en approchant de la mairie, ils m'ont dit « On vous donne de l'argent pour faire un centre de documentation LGBT. » J'ai commencé à le faire en sachant que pour moi, c'était un centre de documents vivants, c'est-à-dire pas seulement avec des bouquins, mais aussi un festival de films. C'est ce festival de films qui a financé pas mal de choses. Maintenant, c'est resté une maison d'édition à Montpellier parce qu'à Lille, il y a eu un moment où il n'y avait plus d'emplois jeunes et je me retrouvais chef d'orchestre sans orchestre. Mais bon, j'ai passé quand même dix ans à former les PD à Lille. C'était sympa. Et les lesbiennes aussi.



Patrick Cardon et Nicole G. Albert, avec qui il a co-dirigé la réédition de la revue « Akademos » aux éditions QuestionDeGenre/GKC, à Paris en octobre 2022.

La maison d'édition, c'est QuestionDeGenre/GKC, c'est-à-dire qu'elle appartient à l'association Gay Kitsch Camp, qui a fait beaucoup plus de choses, surtout le cinéma et la littérature. On en est déjà à notre 100^{ème} volume de réédition de textes anciens et le 100^{ème}, c'est la collection d'« Akademos » en quatre trimestres reliés sous coffret et avec un volume d'études de 500

pages. Ce que je voulais dire, c'est qu'« Akademos », la première revue homosexuelle créée par le baron Fersen, qui a eu un procès en 1903, c'était une espèce de vengeance pour lui de faire une revue qu'il aurait voulu internationale. Donc, il y a douze mois qu'on va faire, mais c'est vrai que c'était quelque chose que je voulais faire depuis très longtemps, mais je ne savais pas que c'était aussi important comme chantier. On l'a découvert au fur et à mesure. Il y a un groupe, là, on parlait de groupe, eh bien là, c'est encore un autre groupe qui fait quelque chose d'assez extraordinaire, qui est la réédition de cette première revue homosexuelle, « Akademos », de 1909.

L'entretien de Patrick Cardon a été réalisé à Aix-en-Provence [et non pas à Marseille, comme dit par erreur dans le podcast] par Renaud Chantraine le 4 juillet 2022. Prise de son Romane-Lila Chibane. Réalisation Alan Leblanc. Le feuilleton des luttes est produit par le collectif Archives LGBTQI+. Ce podcast est soutenu par la Dilcrah, Délégation interministérielle à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT.

Photos issues des archives de Patrick Cardon.